

---

## ESSAI D'IDENTIFICATION DE LA GEOGRAPHICITE

### Ensaio de Identificação da Geograficidade

Claude Raffestin  
Universidade de Genebra  
craffestin@hotmail.com

Artigo recebido em 18/02/2021 e aceito em 18/03/2021

DOI: 10.12957/tamoios.2021.58504

#### RÉSUMÉ

Dans certains dictionnaires de géographie, des auteurs ont tenté de jouer les pères nobles en revendiquant le concept de géographicité qui, malgré son utilité indéniable, n'a pas déclenché de leur part une véritable recherche pour l'identifier et en fonder la pertinence. La production d'un dictionnaire spécialisé, c'est bien connu, oblige à ratisser large, mais pas vraiment profond, puisqu'il s'agit, la plupart du temps, d'exercer un pouvoir sur des esprits insuffisamment préparés. Les auteurs devraient, pour cela, être condamnés pour détournement de « mineurs », au sens intellectuel du terme. Non seulement, on ne dénonce pas assez ces pratiques, mais en fait on les glorifie avec une inconscience certaine. Il y a, là, matière à collectionner des idées reçues ... dont on aurait tort de s'empresser de faire ... un dictionnaire ! C'est assez dire que je me garderai bien de puiser, quoi que ce soit, dans ces travaux faits, pour une bonne part de lieux communs. Pourtant, une histoire du concept de géographicité serait bien utile, mais dépasserait largement le cadre de ce texte. En effet, tenter d'élaborer une histoire conceptuelle reviendrait à parcourir l'entièreté du champ de l'histoire de la géographie.

Mots-clés – Geographicite; Concept; Dictionnaire.

#### RESUMO

Em alguns dicion rios de geografia, os autores tentaram fazer o papel de nobres pais ao reivindicar o conceito de geograficidade que, apesar de sua inegável utilidade, não desencadeou da parte destes uma pesquisa real para identific -la e fundamentar sua pertinência. É sabido que a produção de um dicionário especializado exige um elenco amplo, mas não realmente profundo, pois na maioria das vezes se trata de exercer poder sobre mentes insuficientemente preparadas. Os autores deveriam, por isso, ser condenados por desvio de "menores", no sentido intelectual do termo. Não apenas não denunci mos suficientemente essas práticas, mas na verdade elas são glorificadas com uma certa inconsciência. Há, é, material para colecionar as ideias recebidas ... o que nos faria errar em nos apressar a fazer ... um dicionário! Basta dizer que tomarei cuidado para não buscar, seja o que for, nessas obras feitas, em grande parte de lugares comuns. No entanto, uma história do conceito de geograficidade seria muito útil, mas iria muito  l m do escopo deste texto. Na verdade, tentar elaborar uma história conceitual equivaleria a percorrer a totalidade do campo da história da geografia.

Palavras-chave – Geograficidade; Conceito; Dicionário.

---

Dans certains dictionnaires de géographie, des auteurs ont tenté de jouer les pères nobles en revendiquant le concept de géographicité qui, malgré son utilité indéniable, n'a pas déclenché de leur part une véritable recherche pour l'identifier et en fonder la pertinence. La production d'un dictionnaire spécialisé, c'est bien connu, oblige à ratisser large, mais pas vraiment profond, puisqu'il s'agit, la plupart du temps, d'exercer un pouvoir sur des esprits insuffisamment préparés. Les auteurs devraient, pour cela, être condamnés pour détournement de « mineurs », au sens intellectuel du terme. Non seulement, on ne dénonce pas assez ces pratiques, mais en fait on les glorifie avec une inconscience certaine. Il y a, là, matière à collectionner des idées reçues ... dont on aurait tort de s'empresse de faire ... un dictionnaire ! C'est assez dire que je me garderai bien de puiser, quoi que ce soit, dans ces travaux faits, pour une bonne part de lieux communs. Pourtant, une histoire du concept de géographicité serait bien utile, mais dépasserait largement le cadre de ce texte. En effet, tenter d'élaborer une histoire conceptuelle reviendrait à parcourir l'entièreté du champ de l'histoire de la géographie.

Le mot géographie, au contraire de celui d'espace qui dénote un « continuum », dénote la description d'un objet, en l'occurrence, ici, la Terre, mais connote, par là même, la présence d'un sujet sans lequel il ne peut y avoir inventaire. Kant avait, déjà, fort justement mis en évidence ce problème. La description pourrait être unique ou conduite d'une manière unitaire, mais tel n'est pas le cas et n'a jamais été le cas : « En effet traditionnellement, la géographie est plurielle, ne serait-ce tout d'abord que parce qu'elle s'est constituée, comme on sait, en suivant deux traditions. D'une part, la tradition d'une géographie mathématique qui est avant tout cartographie, avec Eratosthène, Ptolémée, Varenus. Et d'autre part une tradition dite compréhensive, illustrée, entre autres par Strabon, qui veut décrire la réalité du monde humain, éventuellement dans le cadre d'un projet orienté vers l'éthique et la politique. (Historicité et spatialité. Le problème de l'espace dans la pensée contemporaine J. Benoist & F. Merlini (éd.) Paris, 2001, p 117. Langage mathématique et langue naturelle introduisent, de fait, des différences qui, pendant longtemps, n'ont pas impliqué le renoncement au terme unique de géographie. La nécessité de qualifier la géographie se fera sentir dès les débuts de l'histoire moderne et ne fera que s'accélérer ensuite. Ce ne seront plus les langages seulement qui impliqueront le besoin de

---

qualifier, mais les thématiques traitées qui imposeront des appellations différentes comme le dit Kant, lui-même : « Selon les différents objets dont elle traite, la géographie prend différents noms ». L'évolution de la discipline n'a fait que confirmer cette tendance contre laquelle il serait vain de s'insurger, même si on ne s'est malheureusement pas rendu compte que l'emploi de ces appellations risquait de dissimuler la géographie en tant que « corpus scientifique », pourvu d'une armature conceptuelle, transversal et projetable sur n'importe quelle réalité analysable. Les épithètes appliquées à la géographie à partir des langages étaient probablement bien plus significatives que celles empruntées aux thèmes, pour les raisons qui viennent d'être évoquées. Cela dit, comme nombre de ses prédécesseurs Kant distinguera la géographie mathématique de la géographie physique : « De fait, dans les « Concepts mathématiques préliminaires » qui ouvrent la géographie physique, Kant présente une structuration de la terre opérée sur un sphéroïde imaginaire, c'est-à-dire sur un objet mathématique (géométrique) abstrait valant comme modèle réduit pour la Terre réelle ». Dans la Géographie physique proprement dite, Kant envisage la description de tout ce que contient la Terre en distinguant d'abord les éléments comme l'air, l'eau et le sol, avant d'étudier les productions terrestres particulières et les créatures. La géographie, pour lui, est un discours qui pourrait déboucher sur des images ou des cartes si Kant n'avait pas accordé plus d'importance à la description par l'écriture ou *Beschreibung* qu'à l'affichage par la « peinture » ou *Schilderung*.

En cherchant à identifier ce qui relève de la géographie, Kant pose le problème de la géographicité, sans utiliser le terme de *Geographizit t* qui n'existait probablement pas à son époque. Le terme évoque tout ce qui concerne l'activité du géographe et à ce propos il est intéressant de noter que Kant « inaugure » sa géographie physique en parlant de l'eau. Ce ne peut être un hasard et on s'en aperçoit très vite lorsqu'il écrit : « Il n'est donc pas étonnant que Thalès déjà la considérait comme la source originaire de presque toutes les autres matières ». Ce n'est pas seulement sa qualité de philosophe qui le fait évoquer un présocratique, mais toute la culture dont il est le produit. En effet, la géographicité spécifique d'un auteur est conditionnée par la culture dans laquelle il a été plongé, en l'occurrence la pensée européenne, marquée par les Grecs qui considéraient l'eau comme symbole du fluide vital. La géographicité entretient d'étroits rapports avec l'ensemble de la pensée qu'elle soit scientifique ou mythique. Il suffit de

---

se reporter à Hans Blumenberg pour comprendre le rôle des mythes dont beaucoup ont influencé et marqué la géographie d'origine occidentale.

Allons un peu plus loin et tentons de cerner la notion de géographicité. On peut la considérer soit comme un ensemble de modes de représentation des réalités terrestres, soit comme un ensemble de modes d'organisation de la Terre par les sociétés. Cela revient à dire qu'il y a lieu de distinguer une géographicité de la représentation et une géographicité de l'action : l'une implique l'autre, dans la mesure où il n'y a pas d'action sans représentation préalable, même si cette dernière demeure cachée et n'est pas explicitée par le sujet qui s'en réclame.

En tant que mode de représentation, elle rend compte, également, du mode d'existence de l'homme sur la Terre qui s'exprime dans le paysage, représentation par excellence, qu'un Dardel par exemple, a représenté en puisant dans la philosophie allemande et en explorant la dimension du savoir géographique en tant qu'il est tourné vers l'interprétation de la présence originaire du sujet à la Terre dont la géographie comporte, dans sa dimension historique, comme dans son expression individuelle, savoir, mythe et art. Prenons quelques exemples de manière à l'illustrer en tant que mode de représentation.

Eratosthène, surtout intéressé aux mesures de la terre, a développé une géographicité abstraite. Strabon, préoccupé par des problèmes de pouvoir, a accumulé des informations et des détails qui déterminent une géographicité, immédiatement beaucoup plus concrète. Il suffirait de balayer un peu attentivement la production géographique du passé pour mettre en évidence des g ographicit s très diverses, comme celle, par exemple, d'Albert le Grand qui a élaboré, dans le *De Natura Locorum*, une théorie en imaginant des correspondances entre le lieu et celui qui l'habite, en faisant l'hypothèse que les corps ont une localisation propre, qui leur conviendrait le mieux et hors de laquelle ils deviendraient malades et périraient. Ce raisonnement vaut également pour les hommes, les plantes, les animaux. Le lieu, déterminé par la latitude et la longitude, est en correspondance étroite avec la nature de l'être. Varenius, au XVII  siècle, dans sa *Geographia Generalis*, renouera avec une géographicité de type mathématique, en intégrant tous les apports scientifiques acquis depuis Eratosthène.

Relativement à la géographicité en tant que mode d'action je voudrais reprendre les « Considérations générales » qui introduisent la *Nouvelle Géographie*

---

---

*Universelle* de Reclus qui, sans toutefois citer explicitement le concept, en donne, par avance le contenu possible, d'un point de vue évolutif : »...il ne faut pas oublier que la forme générale des continents et des mers et tous les traits particuliers de la terre ont dans l'histoire de l'humanité une valeur essentiellement changeante, suivant l'état de culture auquel en sont arrivées les nations. Si la géographie proprement dite, qui s'occupe seulement de la forme et du relief de la planète, nous expose l'état passif des peuples dans leur histoire d'autrefois, en revanche, la géographie historique et statistique nous montre les hommes entrés dans leur rôle actif et reprenant le dessus par le travail sur le milieu qui les entoure. Tel fleuve qui, pour une peuplade ignorante de la civilisation, était une barrière infranchissable, se transforme en chemin de commerce pour une tribu plus policée, et, plus tard, sera peut-être changé en un simple canal d'irrigation, dont l'homme réglera la marche à son gré ».

Explicitement, Reclus montre les deux faces de la géographicité, liées entre elles comme le recto et le verso d'une feuille de papier : d'un côté le « donné » ou pour simplifier la morphologie, offerte à l'action, de l'autre la déclinaison de cette morphologie par la culture des hommes. Il y a donc une géographicité dont les formes résultent de la combinaison des forces auxquelles la Terre est soumise et une géographicité dont les éléments produits, résultent de la transformation, par le travail, des formes données.

La géographicité, tant l'une que l'autre, est une construction ininterrompue, sans cesse reprise, dans l'exacte mesure où, et c'est le moment de citer, à nouveau Dardel: « Amour du sol natal ou recherche du dépaysement, une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre, une *géographicité* de l'homme comme mode de son existence et de son destin ». Il y a donc une géographicité fondée sur l'ensemble des éléments terrestres identifi bles, toujours identifiés progressivement à travers le temps, mais jamais d'un seul coup, bien que simultanément d nombr bles et visibles : fleuves, montagnes, vallées, plaines, lacs mers, océans, etc. qui livrés à l'observateur, peuvent être inventoriés selon divers points de vue qu'on peut faire varier pour en révéler toute la richesse. Pourtant comme dirait Reclus, il s'agit de l'état passif de la géographie proprement dite. L'autre géographicité est l'état actif de la géographie dont l'histoire joue le rôle de spectromètre qui révèle ce que les hommes à travers le temps font de ce qui leur est donné en partage.

---

---

La définition explicite de Dardel, est particulièrement heureuse : *géographicité de l'homme comme mode de son existence et de son destin*. Heureuse parce que cela recouvre autant la réalité matérielle que celle id elle. A partir de ce que Reclus appelle l'état passif de la géographie, les hommes déclinent les éléments terrestres en fonction des cultures à leur disposition. Face à ce qui leur est donné les hommes construisent des représentations c'est-à-dire des connaissances et des techniques qu'ils projettent sur la terre pour ne considérer que ce qu'ils veulent en tirer à un moment donné. Les mots-clés sont « mode d'existence et destin ».

Comme Touraine l'a bien vu : « elle (la société) possède l'historicité, la capacité de produire son propre champ social et culturel, son propre milieu historique ». De la même manière, la société, en projetant son historicité sur la géographicité première, est en mesure de produire son propre environnement, son propre milieu géographique. Evidemment, la géographicité est liée à la situation matérielle du milieu donné en partage. La géographicité d'une société est sa capacité à créer des milieux habitables, c'est-à-dire à décliner culturellement ce qu'on appelle aujourd'hui des écosystèmes, c'est-à-dire des  tats de nature au sens que donne Moscovici à ce mot, c'est-à-dire dans le sens d'une action créatrice, mais aussi dans le sens d'une action reproductrice dans la mesure où elle cherche à conserver et à maintenir certaines parties de l'écosystème que cette même action humaine contribue à détruire.

L'expérience de la géographicité, est toujours partielle puisqu'elle n'est jamais pensée et vécue que fragmentairement, parce que dévoilée progressivement, à travers le temps, au gré de l'historicité qui conditionne observateurs et acteurs.

C'est probablement ce qui explique, au moins superficiellement, la «multiplication des géographies», mais qui révèle, en même temps, leur faiblesse puisque au lieu de diminuer le nombre des principes explicatifs on tend à les augmenter. On sait que : »Le nombre de principes explicatifs utilisés peut donc directement servir à mesurer le degré de connaissance atteint, la connaissance suprême étant à l'évidence celle qui s'en sort avec un minimum de principes explicatifs non susceptibles d'être à leur tour expliqués. Rendre ce minimum aussi petit que possible est donc la tâche ultime de la connaissance ». Je doute que la multiplication des appellations fondées sur des thématiques rurale, urbaine, politique, économique, etc. ait beaucoup contribué à diminuer le nombre des principes explicatifs. Dans tous ces champs thématiques

---

---

différents, on retrouve beaucoup de principes explicatifs identiques dont l'analyse transversale révélerait une géographie « transcendante » qui n'a nullement besoin d'être qualifiée autrement.

Je prendrai, parmi beaucoup d'autres, deux principes qu'on retrouve à l'œuvre dans toutes les géographies que je viens de citer, mais qui ne sont jamais étudiés en tant que principes fondamentaux de la géographie. Je veux parler des notions de densité et de concentration qui sont complémentaires. Les géographes, souvent sans trop de discernement, assènent des densités qui, le plus souvent, n'ont pas de signification car on ignore comment les phénomènes considérés se distribuent dans le territoire. Cela revient à dire que donner une valeur de densité non couplée avec une mesure de la concentration dans le territoire réel est presque complètement dépourvu de signification! Pour une même densité, on peut avoir des modèles de distribution ou de concentration, fort différents, qui, naturellement, varient de 0 à 1! La densité et la concentration dénotent une géographicité qui s'apparente à celle « mathématique » d'Eratosthène et à celle qu'évoque Kant, dans la mesure où cela sous-entend une construction à savoir un modèle. Ce sont des modes de représentation qui débouchent sur des modèles réduits applicables à des thématiques géographiques différentes.

Si la nécessité d'une géographie sans épithète ne s'est pas (encore ?) imposée, c'est probablement qu'on s'aventure « avec des représentations qui ne sont soutenues par aucune armature conceptuelle ». C'est ce qui s'est passé dans les années 1970 lorsque la géographie a tenté de s'insérer dans la révolution structuraliste, en démarquant, sans précaution aucune, des concepts de nature linguistique, tels que *signifiant et signifié*, en cherchant à établir, à partir de ceux-ci, des correspondances biunivoques, pour le moins ingénues, avec des réalités matérielles, naturalisées géographiques pour l'occasion !

Ces remarques, beaucoup moins négatives que ce qu'elles laissent transparaître, n'ont pas pour objectif d'empêcher les transferts de connaissances ou de paralyser les initiatives interdisciplinaires. Bien au contraire, elles se veulent un encouragement, mais dans la perspective d'élaborer une « géographie » plutôt que des géographies. On pressent bien qu'il y a un noyau dur dans toute « géographie particulière » qui pourrait contribuer, s'il était mis à jour, à renforcer une géographie sans adjectif qui serait utile à toutes les autres, mais les choses se passent comme si on refusait de consentir l'effort

---



nécessaire. Il y a probablement des raisons historiques à cette situation. Pour ma part j'en vois plusieurs, mais deux d'entre elles retiennent particulièrement mon attention. La première réside dans le privilège accordé, dès l'origine, à la géographie régionale, qui, en tout cas dans la géographie française, a retardé l'élaboration d'une géographie générale qui aurait été une remarquable introduction à une « géographie sans adjectif ». La seconde réside dans le faible intérêt accordé à la théorie et par conséquent aux modèles qui peuvent en découler. Lorsque dans la seconde moitié des années 1970, les jeunes géographes ont commencé à se rebeller contre leurs maîtres, qui n'accueillaient pas volontiers leurs observations à propos d'une nouvelle géographie, ils ont du tenir un premier colloque en Suisse et non pas en France, à Genève, en 1976 : ce fut le premier Géopoint...

Cela dit, il n'y a toujours pas « une géographie », mais des géographies car le projet classique a été développé, dans une large mesure, sur la croyance que « le monde est constitué d'un ensemble fixe d'objets indépendants de l'esprit. [Qu'] il n'existe qu'une seule description vraie de "comment est fait le monde ?" » Ce n'est évidemment pas ma position qui, elle, coïncide avec celle de Hilary Putnam qui défend que « les objets » n'existent pas indépendamment des cadres conceptuels. C'est nous qui découpons le monde en objets lorsque nous introduisons tel ou tel cadre descriptif. Puisque les objets et les signes sont tous deux internes au cadre descriptif, il est possible de dire ce qui correspond à quoi ». Si nous avions davantage réfléchi à la géographicité qui, justement, devait rendre attentif aux cadres conceptuels, nous aurions évité de nous fracasser sur cet écueil de l'externalisme.

Faut-il rappeler, enfin, que certaine définition, en particulier celle qui voit dans l'espace l'objet, quasi exclusif, de la géographie, élevée au rang de croyance, n'a pas peu contribué à limiter la réflexion. Nul ne niera le rôle que joue l'espace dans la géographie, mais c'est une catégorie qui appartient tout autant à d'autres disciplines. Est-ce l'espace et ses contenus qui définissent l'objet de la géographie ou les relations que les hommes entretiennent avec ces objets ? J'aimerais prendre un dernier exemple, pour montrer les dangers encourus par une géographie qui ne dérive pas ses concepts les uns des autres par voie déductive, mais propose des représentations intuitives qui changent au gré des circonstances. Je veux parler du concept de territoire que certains géographes, aujourd'hui, mettent en question, le considérant même comme



---

inutile et dépassé ! C'est d'autant plus étrange que ce concept a largement diffusé dans d'autres disciplines comme, par exemple, en économie où il joue un rôle significatif depuis quelques années.

Finalement si la géographie n'a pas pu devenir un corpus relativement unifié, c'est que les géographes n'ont pas su ou pas cru devoir établir des relations par déduction entre les concepts qu'elle utilise.

## **Bibliographie**

Historicité et spatialité. Le problème de l'espace dans la pensée contemporaine J. Benoist & F. Merlini (éd.) Paris, 2001, p 117

Eric Dardel,

Immanuel Kant, Géographie, Géographie, Paris 1999

Hilary Putnam

Elisée Reclus, Nouvelle Géographie Universelle, Tome 1, Paris 1976

Moritz Schlick, Théorie générale de la connaissance, Paris 2009.

Alain Touraine, Production de la société, Paris 1973.